PARIS SAUVÉ,

OU

LA CONSPIRATION MANQUÉE,

DRAME NATIONAL,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR M. GABIOT.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu Comique le 10 Février 1790.

Prix 1 liv. 10 sols.



A PARIS,

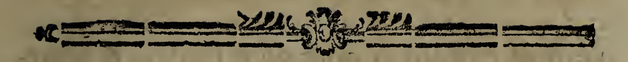
Chez CAILLEAU & FILS, Libraires-Imprimeur, rue Galande, N°. 64.

1790.

PERSONNAGES.

LE DAUPHIN.
MAILLARD.
RICHARD.
GABRIELLE.
MARCEL.
ROBERT.
LE ROI DE NAVARRE.
CONJURÉS.
SOLDATS DES DEUX PARTIS.
SUITE DU DAUPHIN.

La Scène se passe à Paris.



AVIS

AUX

AUTEURS DRAMATIQUES.

LES circonſtances qui ont précédé la repréſentation de *Paris ſauvé*, & ma propre délicateſſe, me font une loi de le livrer à l'impreſſion ; quoique, peut-être, il ne méritât pas cet honneur. M. Suard m'a accuſé d'avoir pris la Tragédie de M. Sedaine. Comme cette derniere eſt imprimée, je fais auſſi imprimer ma Pièce, afin que l'on puiſſe les comparer. Mais ſi, comme il eſt vrai, cette imputation eſt calomnieuſe, toute la honte, tout l'odieux de la délation retombera ſur M. Suard ; & c'eſt une peine qu'il aura méritée.

Mais quand ce premier motif n'exiſteroit pas, je dois au Public, qui a honoré ce foible Ouvrage de l'intérêt le plus vif & le plus flateur; je dois, dis-je, au Public, en reconnoiſſance, l'explication des moyens que l'on

vouloit employer pour en retarder, & peut-être en empêcher la repréſentation. C'eſt une dette ſacrée que je m'empreſſe d'acquitter envers lui.

Ma Pièce, comme chacun le ſait, eſt tirée de l'Hiſtoire de France, ſous le règne du Roi Jean, fait priſonnier à la Bataille de Poitiers. Tous les événemens de la Révolution actuelle m'ont paru s'adapter ſi naturellement à ce ſujet, que je l'ai traité avec chaleur & ſans délai. Des Etats-Généraux aſſemblés, un projet de livrer Paris au Roi de Navarre, formé par Marcel, Prévôt des Marchands, découvert & renverſé par Maillard, premier Echevin; enfin, le Dauphin, depuis Charles V, ſurnommé le Sage, réuniſſant les vertus qui caractériſent notre Roi; voilà ce qui m'a ſéduit & inſpiré.

Mon Ouvrage fini, je l'ai donné aux Directeurs de l'Ambigu-Comique, qui l'ont accueilli, fait diſtribuer, répéter; & de ſuite ont commandé le décore & les habits. Je l'avois intitulé : *Paris ſauvé*; & je le portai à la cenſure de M. Suard. Pendant ce tems on alloit toujours en avant, dans l'intime & raiſonnable perſuaſion qu'il ne s'éléveroit aucun obſtacle.

Tout-à-coup le ſieur Audinot reçoit une lettre de M. Sedaine. La premiere phraſe

étoit conçue en ces termes: *C'est, Monsieur, avec surprise que j'apprends de Mr Suard, que vous allez donner sur votre Théâtre ma Tragédie de* PARIS SAUVÉ *arrangée à votre manière, &c.*

C'est ici que commence la conduite honnête & loyale de M. Suard. Au lieu de censurer mon Ouvrage, unique but de sa commission, il le dénonce secrètement à M. Sedaine, Académicien comme lui.

C'est au public, juste & délicat, à juger si M. Suard s'est renfermé dans les bornes de sa place, en allant provoquer clandestinement une réclamation que M. Sedaine ne faisoit point, & qu'il n'avoit pas même le droit de faire. N'a-t-il pas compromis la confiance publique en donnant à une personne, même de son intimité, connoissance d'un manuscrit, dont il n'avoit reçu que le dépôt? Les abus les plus graves ne peuvent-ils pas résulter de cette conduite? Sans parler des chagrins qu'elle m'a donnés à moi-même, ne pourroit-il pas arriver que toute autre personne, à qui M. Suard donneroit semblable connoissance, fût capable de s'emparer de l'Ouvrage, & d'en faire son profit. Si ces idées sont justes, & fondées sur l'honnêteté des mœurs & des procédés, que

le Public juge M. Suard, qui a été un dépoſitaire infidèle.

Pour éviter la honte de ce nom, & ſervir en même tems ſon ami M. Sedaine, qu'avoit-il à faire ? Cenſurer ma Pièce & la renvoyer à M. le Maire, avec des obſervations qui n'auroient pas été un arrêt arbitraire & deſpotique. M. Sedaine & moi aurions plaidé nos droits; M. le Maire eût jugé; & M. Suard n'auroit fait que ſon devoir.

Cette conduite eſt ſi bien celle que M. Suard devoit tenir, qu'il la met en pratique lui-même, quand il ne trouve pas un Académicien à ſervir. En voici un exemple; cette Cauſe eſt abſolument la mienne ; le Jugement de M. le Maire n'eût pas été, & ne pouvoit être différent, car c'eût été juger contradictoirement dans la même Cauſe.

On ſoumit dernièrement à la cenſure de M. Suard le programme d'une Pantomime intitulée : *Comminge*. Tout le monde connoît ce Roman, & le Drame de M. Arnauld-Baculard*, qui a été annoncé ſur les affiches de la Comédie Françaiſe; il doit être joué à la Comédie Françaiſe, & M. Suard le ſait bien. Il ne s'eſt cependant pas permis d'aller dénoncer l'Ouvrage à M. Arnauld, ni de refuſer ſa cenſure; elle eſt en date du 20 Janvier 1790. Il l'a accompagnée d'une

* cf. Charles Monselet "les oubliés et les dédaignés"

obſervation, comme j'en demandois une; je la tranſcris mot pour mot; parce que j'ai l'original dans mes mains.

Obſervation de M. Suard.

« Le ſujet de cette Pantomime eſt abſolu-
» ment le même que le Roman du Comte
» de Comminge. Il eſt traité d'une maniere
» décente. Quant à la convenance de repré-
» ſenter, ſur *un Théâtre des Boulevards*; ce
» qui a pu ſe paſſer dans la Maiſon des PP.
» de la Trappe, c'eſt à la ſageſſe de M. le
» Maire à en décider. Je crois du moins qu'en
» permettant la repréſentation de cette Pan-
» tomime, il feroit convenable *de preſcrire*
» au Directeur de l'Ambigu-Comique de ne
» point donner aux Acteurs le coſtume connu
» des Religieux de la Trappe, ni d'aucun
» autre Ordre Religieux. *Signé*, Suard. »

Voilà du moins des raiſons. Du moins le Cenſeur a lu & donné ſon avis! Je n'ai pas été ſi heureux. Il n'a même pas voulu me lire; & il a décidé que j'avois pris la Tragédie de M. Sedaine. Comment donc a-t-il pu faire? Dès long-tems on eſt convenu de ne plus croire aux ſorciers.

Sentiment de M. Duport du Tertre.

« Je penſe qu'il n'y a pas la moindre diffi-

» culté à permettre la repréſentation de cette
» Pantomime. Le ſujet étoit à tout le monde;
» & je crois que l'Auteur de la Pantomime
» l'a mieux ſaiſi que celui de la Pièce parlée,
» préciſément parce qu'il ne fait point parler
» des Trapiſtes. *Qui veut, & qui le peut*, a
» le droit de s'emparer & de traiter à ſa ma-
» nière un ſujet d'Hiſtoire ou de Roman. Tel
» eſt au moins mon avis, je m'en réfère au
» reſte à la prudence de M. le Maire.

» *Signé*, DUPORT DU TERTRE. »

Chaque mot de cet avis, eſt un titre pour moi, puiſque M. le Maire l'a approuvé & confirmé.

Déciſion de M. le Maire.

« Puiſque M. Duport du Tertre y con-
» ſent, je permets auſſi la repréſentation.

» *Signé*, BAILLY. »

Voilà du moins une marche juridique, où même les convenances ſociales ſont obſervées. Pourquoi M. Suard a-t-il cru pouvoir s'en diſpenſer avec moi? mais il ne s'eſt pas borné là; c'eût été trop peu pour lui; *il m'a accuſé d'avoir pris la Tragédie de M Sedaine.* Cette inculpation eſt ſi grave, ſi peu digne d'un homme délicat, que par-tout j'élèverai la voix contre lui. Mais, encore une fois,

comment a-t-il pu affirmer une pareille chose ? Il n'a pas lu ma Pièce; & la preuve qu'il ne l'a pas lue; c'eſt que ma Pièce n'eſt pas la Tragédie de M. Sedaine.

Cependant à cette imputation comment ai-je répondu ? en homme ſûr de ſon innocence. J'ai été trouver M. Sedaine, & lui ai donné communication de mon manuſcrit, avant même qu'il ne la demandât. Je le lui ai laiſſé 24 heures, & il l'a ſi bien épluché, qu'il a marqué avec un trait de crayon, *juſqu'à des mots iſolés*, qui ſe trouvoient, *par hazard*, dans ſa Pièce & dans la mienne. Malgré ce très-ſévère examen, M. Sedaine lui-même n'a pas pu dire que j'avois pris ſa Pièce. Et par ma conduite, il avoit bien du d'abord le préſumer. Car, ſi j'avois eu la premiere impudence de lui faire le larcin de ſon Ouvrage, certainement je n'aurois pas eu la ſeconde de lui communiquer effrontément le mien. De ma part, c'eût été porter la démence juſqu'au dernier période, de préſumer qu'un Auteur, comme M. Sédaine, ne reconnoîtroit pas ſa production.

Auſſi toutes ſes obſervations ont porté ſur le titre de *Paris ſauvé*. Pour le conſerver je pouvois alléguer que le titre de *Louis XII* & de *Henri IV* ſont ſur les affiches de tous les Spectacles; que le nom d'*Epiménide* eſt

à la fois sur celles *du Théâtre de la Nation*, & *du Théâtre de Monsieur*; enfin, que de tout tems il fut permis de traiter le même sujet, plusieurs fois, & sous le même titre, tel que *Sémiramis*, *Médée*, *Coriolan*, *Régulus*, *&c.* Mais j'ai cédé à M. Sedaine, & lui ai offert d'intituler ma Pièce *la Conspiration manquée.*

J'ai poussé plus loin le scrupule. J'ai même ôté de ma Pièce quelques tournures oratoires, très-différentes d'expressions, mais *qu'il jugeoit* conformes par le sens. Je me suis exécuté avec un sévérité que M. Sedaine lui-même n'avoit point exigée. Il a relu encore une fois mon manuscrit, me l'a rendu le 2 Février, & il ne m'a point encore dit que c'étoit sa Tragédie.

Il est vrai qu'il s'est bien étendu sur le tort que je ferois à son Ouvrage s'il n'étoit joué que le second; que, dans ce cas, les Comédiens ne voudroient peut-être plus le jouer; qu'ils interviendroient même, pour empêcher la représentation du mien. A toutes ces raisons, je fis des réponses qui déterminèrent enfin M. Sedaine à me dire, en présence d'un de ses amis, qui étoit dans son cabinet, *que si M. Suard vouloit me rendre ma Pièce*, (il étoit bien sûr que M. Suard ne le voudroit pas,) *il ne s'y*

oppoſoit plus. Ainſi la volonté de M. Suard devenoit un Arrêt arbitraire par lequel je devois être immolé. Je demandai cette réponſe par écrit, M. Sedaine répliqua *qu'il verroit M. Suard le lendemain à l'Académie, & qu'il le lui diroit.*

Plein de confiance dans cette parole, je me retirai : mais auparavant, en préſence même de M. Sedaine, ſon ami me demanda ce que cet ouvrage me vaudroit, il ajouta que ſi je voulois conſentir à attendre que la Tragédie de M. Sedaine, fût jouée, *il ne ſeroit pas impoſſible que l'on me dédommageât de cette complaiſance ;* & tout en reconduiſant cet ami de M. Sedaine, depuis le périſtile de la rue du Coq, juſqu'à celui de la Colonnade, il me répéta les mêmes diſcours, & me preſſa vivement d'engager les Directeurs à agréer ce délai, *qui n'étoit qu'un petit délai de trois mois.*

Le jeudi 4 février, j'allai deux fois chez M. Suard, chercher ma Pièce cenſurée; *M. Suard étoit ſorti* ; le vendredi 5, j'y retournai, *M. Suard étoit couché* ; & je fus obligé d'attendre ſon lever, une heure, dans la rue, de peur qu'il ne m'échappât; enfin, après cette groſſe heure de faction, à dix heures du matin il fait jour chez

M. Suard; je monte, & il me dit que M. Sedaine a retiré sa parole, & qu'il ne censurera pas ma pièce: l'unique raison que j'aie pu en tirer, c'est *que j'ai eu le malheur de traiter le même sujet que M. Sedaine; qu'il doit être joué à la Comédie Françoise, & moi à l'Ambigu-comique, que pour ce Théâtre on ne devroit pas traiter de pareils sujets, & qu'enfin je ne serois joué qu'après M. Sedaine.*

Il est aisé de voir que cette réponse étoit concertée entre les deux Académiciens, & que l'esprit de partialité l'a dicté. Je ne ferai pas remarquer avec trop d'amertume, combien indécemment j'ai été joué & promené. A ma confiance, à mon honnêteté on n'a répondu que par des menées secrettes, dont le but étoit d'éloigner la représentation de ma Pièce, & de m'ôter le courage de la poursuivre avec constance. Je ne m'enorgueillis pas non plus de la prétendue rivalité que M. Sedaine a bien voulu mettre entre un Académicien, & un auteur de l'Ambigu-Comique; la vérité dans mon cœur est l'antidote de l'amour-propre. Les craintes que M. Sedaine a affectées, en disant que mon ouvrage pouvoit nuire à l'effet du sien, bien loin de me flatter, ne m'ont paru

qu'épigrammatiques contre un littérateur inconnu audehors d'un Théâtre, où il ne travaille que pour ſon plaiſir & ſes amis.

Mais puiſque M. Sedaine a bien voulu deſcendre *de ſon fauteuil* & s'aſſeoir ſur le *même tabouret*, c'eſt-à-dire traiter d'auteur à auteur; voici comment, dans un mémoire que j'ai mis ſous les yeux de M. le Maire, & que je lui ai préſenté, accompagné du Préſident & de deux Commiſſaires du Diſtrict des PP. Nazareth, j'ai diſcuté ainſi le ſeul point auquel ſe réduiſoit le fond de la queſtion.

» Parce que j'ai traité le même ſujet » que M. Sedaine, a-t'il le droit de dire » que je lui ai pris ſon ſujet?

» A cela je réponds : l'hiſtoire eſt une » ſource publique où chacun a le droit » de puiſer. Les uns y boivent à plein-» verre, comme M. Sedaine; d'autres dans » le creux de la main, comme moi; mais » on a beau y boire, la ſource ne ſe » tarit pas. Les perſonnages de cette même » hiſtoire appartiennent à tout le monde; » tout le monde, d'après le caractère » qu'elle leur donne peut les faire agir & » parler à ſa manière. Quand le plan de » l'ouvrage eſt différent, que les ſituations » n'en ſont pas les mêmes; que l'ordre des

» ſcênes ne ſe reſſemble non plus que le
» ſtile & les penſées, ce ne fut jamais-là
» prendre le ſujet de quelqu'un. M. Sedaine
» n'a pas inventé le ſien, il n'a point
» créé ſes perſonnages, il les a trouvés
» dans l'hiſtoire, & moi auſſi; ſon intrigue
» n'eſt point la même; ſes interlocuteurs
» ont d'autres intérêts qui les font mou-
» voir & diſcourir; donc, je n'ai pas pris
» ſon ſujet. *Il l'a puiſé* dans l'hiſtoire de
» France, moi de même; j'en avois le
» droit comme lui, & tous les Ecrivains
» poſſibles en ont auſſi la liberté.

» Ce point ainſi établi, M. Sedaine
» a-t-il le droit d'empêcher que mon
» ouvrage, qui eſt tout prêt, ſoit joué
» avant le ſien, qui ne le ſera que dans
» trois mois?

» Je ne crois pas qu'il exiſte de loi
» que M. Sedaine puiſſe invoquer pour
» appuyer cette injuſte prétention.

» D'abord, 1°. j'en appelle à ſa parole
» même; s'il affirme publiquement ne
» m'avoir pas dit dans ſon cabinet, devant
» un de ſes amis, *que ſi M. Suard*
» *vouloit me rendre ma pièce, il ne s'y*
» *oppoſoit plus*, je paſſe condamnation;
» mais s'il ne peut en diſconvenir, comme
» en galant homme il n'en diſconviendra

» pas, c'eſt donc à la ſeule mauvaiſe
» volonté de M. Suard que j'aurai l'obli-
» gation d'un délai qui me fait cruelle-
» ment ſouffrir.

» Mais quel droit a M. Suard d'être
» plus rigide que M. Sedaine, que ſeul
» je dois connoître? Pourquoi prend-il
» les intérêts de ſon confrère Académicien,
» plus que ce confrère Académicien ne
» paroiſſoit l'exiger? Pourquoi même,
» juſqu'à préſent, a-t'il retenu mon ouvrage,
» & provoqué une réclamation mal fondée,
» qu'il n'auroit pas même eu le droit
« de faire pour lui? Cette conduite ne
» lui fera pas honneur parmi les gens de
» lettres, qui peuvent & doivent la regar-
» der comme une inquiſition littéraire,
» auſſi ennemie de la bonne-foi, que de
» la liberté d'écrire & de penſer.

» 2°. La Tragédie de M. Sedaine n'a
» point été annoncée au Public, donc
» j'ignorois ſi les obſtacles qui l'ont conſ-
» tamment écartée de la ſcène Françoiſe,
» ſont enfin levés, & ſi l'on ſe diſpoſe à
» s'en occuper; ſi les deux ouvrages étoient
» deſtinés au même Théâtre, le premier
» reçu, devoit, ſans aucun doute, avoir
» la priorité; mais à deux Théâtres différens
» *& ſi différens*, la place doit appartenir
» au premier occupant.

» 3°. Et c'eſt par où je terminois mon
» Mémoire, il me ſera permis ſans doute
» de parler un peu pour moi. Parce que
» M. Sedaine & M. Suard ſe ſeroient entendus
» enſemble, pour m'écarter de la petite
» ſcène où j'allois être joué ; parce que ma
» Pièce ne peut l'être qu'après que ce
» dernier l'aura cenſurée, & qu'il aura
» promis à ſon ami de n'en rien faire,
» dois-je craindre que M. le Maire con-
» ſente à ce que je ſois ſi injuſtement léſé ?
» Non, M. le Maire eſt juſte. Comme
» Citoyen, je ſuis égal à M. Sedaine ;
» comme auteur, mes droits ſont auſſi
» ſacrés que les ſiens. Je ne lui ai rien
» pris ; il m'a promis de ſe départir d'une
» réclamation, que M. Suard ſeul lui a
» fait faire, ſur un rapport calomnieux, &
» à laquelle, ſans lui, il n'eût peut-être
» jamais ſongé. Je reclame donc mon
» droit & la parole de M. Sedaine ; &
» j'eſpère que M. le Maire me permettra
» de faire repréſenter, ſans délai, ma Pièce
» qui eſt toute prête, & qui n'eſt point
» la Tragédie de M. Sedaine. »

Ce Mémoire a eu l'effet que j'avois droit d'en attendre. M. Dufour, Secrétaire de la Mairie, l'a examiné ; a pris communication de mon manuſcrit avec la plus grande

célérité; n'y a rien trouvé qui eût rapport à la Tragédie de M. Sedaine; & ſon ſuffrage a déterminé la permiſſion dont M. le Maire l'a revêtu ſur le champ.

Je devois ce détail au Public, pour le remercier de l'intérêt dont il m'a hororé, & des applaudiſſemens dont il a bien voulu récompenſer les efforts que j'ai faits pour lui plaire dans ce dernier ouvrage; mais je dois lui dire auſſi que le jour de la repréſentation, *qu'il a exigée*, s'il eût voulu me permettre d'aller à l'Hôtel de la Mairie, comme je l'en priois, pendant qu'on auroit joué les deux premières Pièces; j'aurois trouvé mon ouvrage tout cenſuré; & que l'approbation de M. le Maire, avoit prévenu le vœu du Public. Ainſi cette repréſentation eût été à l'abri de tout reproche; & j'aurois pleinement joui d'un ſuccès qui ne me paroît point trop chèrement acheté, puiſque j'ai pu encore une fois témoigner au Public ma reconnoiſſance de toutes les bontés qu'il me prodigue depuis long tems.

Avant de finir, il me reſte encore un avertiſſement à donner à ceux qui auroient beſoin de faire cenſurer quelqu'ouvrage. O mes confrères! profitez de ce qui m'eſt arrivé, pour vous épargner les angoiſſes, les tracaſſeries, les inquiétudes que j'ai

peut-être sommes éveillés dans Paris.... Le silence & le lieu sont favorables à notre entretien.

MARCEL.

J'en conviens avec vous, Robert.

ROBERT.

C'est donc aujourd'hui que le Dauphin vient à l'Hôtel-de-Ville ?

MARCEL.

Oui : Maillard lui-même prit soin de me l'apprendre hier.

ROBERT.

C'est donc aujourd'hui que ce même Maillard va s'élever sur les débris des honneurs de Marcel ; que ce premier Echevin insolent & farouche va remplir les fonctions de Marcel, Prévôt des Marchands ; & ajouter à sa gloire & à votre honte, en demandant pour vous un pardon que vous l'avez vous-même prié d'implorer.

MARCEL.

Un pardon ! je n'en ai pas besoin.

ROBERT.

Et pourquoi donc le charger de faire votre paix avec le Dauphin ?

MARCEL.

Pour les tromper tous deux. Depuis la funeste Bataille de Poitiers, qui coûta la liberté à notre Roi ; où une armée Françoise de quatre-vingt-mille hommes, fut vaincue par huit mille Anglois conduits par le Prince de Galles, par le héros qu'immortalisa la journée de Crécy, le Dauphin, en l'absence de son père, s'est emparé des rênes du Gouvernement.

ROBERT.

Je le ſais; mais c'eſt un Prince ſans énergie, ſans vigueur....

MARCEL.

Vous le connoiſſez mal. Nous n'avons point de meilleur Juge qu'un Ennemi; je ſuis le ſien, & croyez que ce que vous nommez en lui timidité, foibleſſe, n'eſt au contraire que ſageſſe & prudence; il prépare de beaux jours à la France, & il ſera ſurnommé le ſage par ſes peuples qu'il aura rendus heureux.

ROBERT.

Et Maillard, quel intérêt avez-vous à le ménager?

MARCEL.

Celui de ne pas heurter de front l'opinion publique qui parle hautement en ſa faveur. Les États-Généraux, aſſemblés par le Dauphin, l'ont élu pour chef. De ce poſte d'honneur, il a été appellé unanimement à ma place de Prévôt des Marchands que ma diſgrace a rendue vacante. Inflexible & rigide, mais juſte; ſenſible, humain, mais ferme; l'eſtime qu'il me témoignera me rendra la confiance des Pariſiens, relévera l'eſpoir de nos conjurés, & fera le ſuccès de notre entrepriſe.

ROBERT.

Ainſi donc ta conduite qui déjà nous allarmoit!..

MARCEL.

C'eſt le chef-d'œuvre de l'artifice & de la politique. Le Dauphin eſt vertueux, Maillard un honnête homme; ils tomberont dans le piége que je leur prépare & qu'ils auront eu la grandeur d'ame de ne point ſoupçonner; voilà, mon ami, voilà com-

ment un conſpirateur habile doit mettre à profit les vertus de ceux qu'il veut renverſer.

ROBERT.

Je vous reconnois, Marcel, & déſormais je ſuis tranquille. Mais, dites-moi, pourquoi ce long ſilence du Roi de Navarre ? Pourquoi même a-t-il fui de la Cour avant la priſon du Roi ?

MARCEL.

Eh quoi! vous l'ignorez quand tout Paris en frémit encore ? Charles d'Evreux que ſes crimes ont fait ſurnommer *Le Mauvais*, au milieu des fêtes de ſon mariage qui le rendoit le gendre de notre Roi, & jaloux du Connétable Charles d'Eſpagne, l'a fait lâchement aſſaſſiner, & publiquement n'a pas rougi de s'en vanter. Pour éviter le châtiment dû à cet odieux attentat, il s'eſt retiré à Avignon, d'où ce n'eſt qu'avec prudence qu'il m'envoie de ſes nouvelles.

ROBERT.

Et c'eſt ſur la tête du Roi de Navarre que vous voulez faire tomber la couronne des François ?

MARCEL.

M'en préſerve le Ciel! Si un bon Roi eſt un préſent de ſa bonté, Charles-le-Mauvais eſt bien un Roi qu'il a créé dans ſa colère. Vous penſez comme moi, Robert, mais gardons-nous bien d'en convenir devant nos amis. Faiſons du Roi de Navarre le vengeur de nos haines particulières ; & quand nous ſerons ſatisfaits, nous pourrons, ſoit par le retour du Roi, ſoit en couronnant ſon fils, briſer ſans peine l'inſtrument odieux que nous aurons employé. Voilà l'uſage qu'il faut faire d'un méchant : voilà la recompenſe que d'autres méchans eux-mê-

mes doivent réserver à ses services! Mais qu'entends-je?.. On s'approche à pas mesurés... Aurions-nous été écoutés?.. Serions-nous trahis?.. Que vois-je? A Paris, dans la Grande Salle de l'Hôtel-de-Ville, le Roi de Navarre!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI DE NAVARRE.

LE ROI DE NAVARRE.

LUI-MÊME! Prévôt des Marchands, je viens de votre maison : on m'a dit que vous aviez pris le chemin de l'Hôtel-de-Ville, & je vous y ai suivi.

MARCEL.

Quoi! Seigneur, vous n'avez pas craint?...

LE ROI DE NAVARRE.

Au jour naissant, & sous l'habit d'un simple Navarrois, qui pouvoit me reconnoître? Hier, à l'entrée de la nuit, je suis arrivé dans Paris; mon travestissement a trompé tous les yeux, & je me fie à ma fortune; trop long-tems éloigné de vous, brûlant de vous voir, de vous parler, de vous témoigner toute ma reconnoissance, j'accours & je brave tous les dangers. Eh bien! Marcel, mon ami, votre projet, l'espérance que vous m'avez donnée de me livrer Paris, à quel point faut-il que j'y compte? Votre parti, qui est le nôtre, est-il nombreux? Sont-ils braves, intrépides, prêts à tout tenter, & à

mériter mon eſtime & les bienfaits que mes mains libérales s'apprêtent à répandre ſur eux ?

MARCEL.

Après moi, vous voyez leur chef, le plus zélé de vos amis.

LE ROI DE NAVARRE.

C'eſt le brave Robert ! Depuis longtems je le connois; & il avoit déjà mon eſtime, avant que j'euſſe beſoin du ſecours de ſon bras.

ROBERT.

Avoir été diſtingué du Roi de Navarre, c'eſt un honneur ! . .

LE ROI DE NAVARRE.

Que l'amitié nous uniſſe, les honneurs auront leur tour. Je n'aurai qu'à me louer de vous, & perſonne n'aura à ſe plaindre de moi.

MARCEL.

Ce ſont les diſcours dont j'enflamme la valeur de vos amis, & aujourd'hui même vous en verrez l'effet.

LE ROI DE NAVARRE.

Aujourd'hui ?

MARCEL.

Oui, Seigneur, tout eſt réſolu, tout eſt prêt ! Aujourd'hui même, à minuit ſonnant, je vous livre la porte Saint-Antoine.

LE ROI DE NAVARRE.

Et Mailiard ?

MARCEL.

Sera trompé. Il eſt de garde à la porte Saint-Jacques, & vous ſerez maître de Paris, avant que le bruit de votre arrivée ſoit ſeulement parvenu juſqu'à lui.

LE ROI DE NAVARRE.

Comment ! Par quels moyens ?

MARCEL.

Seigneur, c'eſt mon ſecret !

LE ROI DE NAVARRE.

Mais, dans la défiance que notre intimité a fait naître ſur votre compte, comment pourrez-vous diſpoſer de ce poſte important ?

MARCEL.

Seigneur, laiſſez-moi le choix des moyens, & contentez-vous du ſuccès dont je vous réponds. Revenez-vous bien accompagné ?

LE ROI DE NAVARRE.

Six mille Navarrois déterminés & que j'ai diſperſés par troupes, ſont arrivés hier, pendant la nuit. Cachés dans l'obſcurité d'une forêt voiſine, ils n'attendent que le ſignal & ma préſence.

MARCEL.

Il ſuffit. Cette Armée, jointe aux nombreux partiſans que je vous ai gagnés dans Paris, ne peut manquer de vous aſſurer une réuſſite entière.

LE ROI DE NAVARRE.

Mais encore, achevez de m'inſtruire; le moindre contretems peut renverſer les meſures les mieux concertées.

MARCEL.

Vous le voulez abſolument, Seigneur ?

LE ROI DE NAVARRE.

Oui : tranquille ſur ce point, j'agirai plus librement & ſans crainte.

MARCEL.

Le jour commence à devenir plus brillant ; quel-

qu'un pourroit venir ; Robert, obſervez de votre côté, moi du mien, & prenez garde de nous laiſſer ſurprendre.

SCENE III.

LE ROI DE NAVARRE, *ſeul.*

VOILA deux traîtres bien dangereux ! Après le ſuccès, ils ſeront mes premières victimes. François, ils ſont parjures envers leur Roi, envers le fils de leur Maître ; pourquoi me ſeroient-ils plus fidèles ? La mort ! voilà la reconnoiſſance que je leur dois : je profiterai de la perfidie, c'eſt mon intérêt ; mais je ferai verſer le ſang des perfides, & ce ſera juſtice.

SCENE IV.

LE ROI DE NAVARRE. MARCEL.

MARCEL.

PERSONNE ne vient ; le ſilence le plus profond règne encore dans l'Hôtel-de-Ville, & nous pouvons parler ſans danger.

LE ROI DE NAVARRE.

Je vous écoute : mais pourquoi cet appareil que le jour naiſſant me fait appercevoit ? Ce Trône, ces Trophées ?..

MARCEL.

Sont préparés pour le Dauphin. Il vient ici, ce matin, tenir un Lit de Juſtice en l'abſence du Roi.

LE ROI DE NAVARRE.

A quel ſujet ?

MARCEL.

C'eſt l'ouvrage de Maillard. Aux tems de troubles ſi favorables à nos projets, Maillard a fait ſuccéder des jours de concorde & de paix. Le calme eſt rétabli; les Etats-Généraux travaillent librement & ſans relâche au bonheur du Peuple, à la reſtauration de la France. On ne voit plus porter dans Paris de ces chaperons qui étoient la marque à laquelle nous pouvions nous reconnoître : enfin c'eſt pour faire renaître par-tout la confiance dans ſes promeſſes, que le Dauphin vient à l'Hôtel de-Ville apporter des paroles de clémence & de paix, & prononcer une amniſtie générale. Maillard fait plus; il me fait moi-même aujourd'hui rentrer en grace avec le Dauphin; mais entre un Maître offenſé, & un Citoyen qui brûle de tous les feux de la vengeance, il n'eſt point de Traité, je le ſens. Charles prononcera le mot de *pardon*, ſon cœur en ſera loin ; je fléchirai les genoux devant lui ; c'eſt une humiliation que j'aurai de plus à venger; en un mot, ce ſera une réconciliation où nous mettrons tous deux l'apparence de la bonne-foi, mais dont perſonne ne ſera la dupe.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, ROBERT.

ROBERT.

SEIGNEUR, il eſt tems de vous éloigner, Maillard vient, & déjà il monte le perron de l'Hôtel-de-Ville.

MARCEL.

Robert, je vous confie la perſonne du Roi de Navarre. A travers les détours du ſombre corridor qui touche à cette ſalle, faites-le ſortir ſans bruit, & conduiſez le à mon Hôtel. J'irai bientôt vous y réjoindre, Seigneur, & vous détailler tout ce que j'ai fait pour vous. (*ils ſortent*).

SCENE VI.

MAILLARD, MARCEL.

MARCEL.

IL étoit tems, voilà Maillard.

MAILLARD.

Quel eſt ce Navarrois qui ſort ſi myſtérieuſement d'avec vous, Marcel ?

MARCEL, *d'un ton gêné.*

C'eſt un homme avec lequel j'avois quelques

affaires à terminer ; il n'a plus qu'aujourd'hui à reſter, & comme je ſuis ſorti de bonne heure pour venir vous attendre ici, on me l'a envoyé, & il repart.

MAILLARD.

C'eſt que tout Navarrois m'eſt ſuſpect.

MARCEL.

Parlant avec moi ?

MAILLARD.

Ne peut-il pas vous tromper ?

MARCEL.

Ne le craignez plus ; mes yeux ſe ſont ouverts ; j'ai vu le précipice où j'allois tomber, & ce funeſte ſouvenir ſuffit pour me défendre de nouvelles erreurs.

MAILLARD.

J'aime à vous croire.

MARCEL.

Auriez-vous quelques ſoupçons ; je vais rappeller cet Etranger, vous le verrez, vous l'interrogerez-vous-même.

MAILLARD.

Je m'en rapporte à vous. Soupçonner un crime, eſt un ſuplice trop cruel pour une âme honnête.

MARCEL.

A cette délicateſſe je reconnois Maillard, mon protecteur....

MAILLARD.

Que parles-tu de protecteur ? ce mot eſt une offenſe ! le nom d'ami, voilà celui que j'accepte. Mais Marcel, dis-moi bien ſincèrement que tu es mon ami ; dis-moi que je tiens la main d'un Prévôt des Marchands fidèle à ſon Roi, à ſa Patrie, tel

que tu fus toujours avant ces jours de deuil, de révolte & de carnage. Dis-moi que cette main ne s'armera plus que du glaive de la justice, au-lieu du poignard de la trahison ; enfin dis-moi que tu es pour jamais l'homme que mon cœur se fait un plaisir & un besoin d'aimer.

MARCEL.

Oui, Maillard, je le suis, & je jure....

MAILLARD.

Ne jure pas, Marcel ! laisse les sermens à ceux qui veulent tromper ! donne ta parole à ton ami, & Maillard n'a plus d'allarmes.

MARCEL.

Je te la donne.

MAILLARD.

Tu viens de me délivrer d'un pesant fardeau. Tiens, Marcel, puisque nos cœurs sont désormais ouverts l'un pour l'autre ; lis dans le mien. Je suis né confiant.

MARCEL.

Je le sais : celui qui se défie de tout, est souvent un homme dont il faut toujours se défier.

MAILLARD.

Mais dans ces tems de troubles & d'allarmes, où mille partis cachés se divisent, se croisent & ne se rejoignent que pour menacer la Patrie, trop de confiance dans ma place seroit un crime, si le peuple en devenoit la victime. Dans les États-Généraux à Paris rassemblés, le Tiers-État, autrefois esclave, est devenu l'égal de la Noblesse & du Clergé. J'aime à croire leur réunion sincère ; mais elle peut ne pas l'être. Les François en devenant libres sont devenus Citoyens ; mais l'on

a exigé de grands facrifices, & ces facrifices peuvent laiffer des regrets, des regrets on peut paffer au murmure, & du murmure à la révolte il n'eft fouvent qu'un pas. Les feux de la fédition font par tout éteints, mais la cendre fume encore; uniffons-nous, Marcel, pour en étouffer fous nos pieds la dernière étincelle; & qu'en te voyant la France puiffe dire : *Voilà Marcel ! il s'égara un moment; mais c'eft à fon repentir que les François doivent leur bonheur & la liberté.*

MARCEL.

Ton patriotifme paffe dans mon âme, & l'échauffe d'un nouvelle ardeur.

MAILLARD.

Courage, Marcel ! Voici le moment de déployer le génie dont le ciel t'a doué pour la félicité de ton pays! on t'a deffervi auprès du Dauphin, les circonftances t'ont entraîné, On m'a revêtu de ta place, mais fois tranquille; le Dauphin va venir, il m'honore de fa confiance, je parlerai, il te rendra la fienne, tu rentreras dans tes honneurs, tu reprendras les rênes de l'Adminiftration qui ne durent jamais fortir de tes mains; & mon rtiomphe fera de voir que mon ami lui feul eft meilleur Citoyen que Maillard.

MARCEL.

Je ferai tout pour t'imiter, & ma gloire fera ton ouvrage.

MAILLARD.

Mais tu ne croirois pas un rapport qui m'a été fait, & qu'il ne faut pas négliger.

MARCEL.

Quel eft-il? parle.

MAILLARD.

C'eſt qu'hier, avec la nuit, le Roi de Navarre eſt entré dans Paris, ſans ſuite, ſans pompe & vêtu comme un ſimple Navarrois. On parle de Soldats arrivés par diverſes routes, par pelotons & cachés dans les environs de Paris. Ce bruit peut être infidèle; mais peut-être il eſt vrai. Que me conſeilles-tu?

MARCEL.

De le vérifier avec ſoin. Cependant ſi tu m'en crois, tu n'allarmeras perſonne. Les ſoins de ta place vont t'occuper; pendant que tu vas recevoir & accompagner le Dauphin, je me charge de remonter à la ſource de ce récit, & s'il mérite quelque croyance, nous prendrons enſemble toutes les meſures néceſſaires pour rendre inutile ce complot.

MAILLARD.

Je me fie à toi! Que peuvent maintenant nos ennemis ſecrets, j'ai rendu Marcel à la France.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, GABRIELLE, RICHARD.

GABRIELLE, *qui a entendu les dernières paroles de Maillard.*

Ah! mon père, quel bonheur! Voilà le plus beau, le plus doux des jours de votre fille!

RICHARD.

Ah! Marcel! que je vais être fier du nom de votre gendre!

MAILLARD.

Vois, mon ami, combien d'heureux tu fais en un moment! N'est-ce pas la plus douce récompense qu'un bon Citoyen puisse retirer d'avoir fait son devoir!

MARCEL.

Oui, Maillard, oui, je le sens, & j'en conviens.

MAILLARD.

Eh bien, écoute: tant que tu fus dans les sentiers de l'erreur, je fis taire dans le cœur de Richard, de mon unique fils, la tendresse qui l'entraînoit vers la charmante Gabrielle; maintenant, pour prouver que la France peut compter sur l'ami de Maillard, unissons nos enfans. Ce mariage, auquel j'aurai consenti, sera le garant de ton retour à la vertu & le signal de la confiance & du bonheur pour tous les amis de la Patrie.

RICHARD.

Quelle délicieuse & noble idée! Ah! mon père! que de reconoissance! Marcel, quand daignerez-vous me nommer votre fils & l'époux de l'objet vertueux que j'adore!

MARCEL.

Eh bien! demain! je vous en donne ma parole.

GABRIELLE.

Ah! mon cher Richard, il m'est donc permis de vous dire en présence de nos pères combien ce mariage va me rendre heureuse!

RICHARD.

Je vous l'avoue ; vivre séparé de ma Gabrielle étoit un supplice pour moi ; mais savoir votre père à la tête de nos ennemis, voilà ce qui déchiroit mon âme ; & le moyen de doubler mon bonheur étoit de recevoir votre main d'un vrai Citoyen, d'un bon François !

MAILLARD.

L'entens-tu Marcel ? voilà comme tous nos enfans pensent ! Quelle honte ! s'ils valoient mieux que leurs pères ! Mais qu'entens-je ? Richard, va voir.

RICHARD.

C'est le Dauphin qui arrive ; digne fils de nos Rois, il vient à l'Hôtel de ville, sans gardes : ce sont les corps & les cœurs d'un peuple immense de François qui lui servent de rempart & de défense.

MAILLARD.

Restez-là ; je cours le recevoir.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT. *Il entre brusquement & parle à Marcel dans le fond du Théâtre.*

RICHARD *voyant Robert.*

Ne vois-je pas Robert, mon rival & l'ami de ton père ?

GABRIELLE.

Rassure-toi, Richard, il ne fut jamais un moment dangereux pour toi.

RICHARD.

RICHARD.

Vois avec quelle émotion il lui parle ! la colère brille dans ſes yeux ! mais il perd l'eſpérance de t'obtenir, & d'après ce que cette crainte m'a fait ſouffrir, je ſens combien il doit être à plaindre.

ROBERT, *à Marcel.*

En un mot j'ai exécuté tous vos ordres.

MARCEL.

Il ſuffit ; maintenant je ſuis tranquille.

ROBERT.

Le Dauphin entre.

MARCEL.

Richard, reſte à côté de ma fille. Toi, Robert, viens près de moi.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE DAUPHIN.

(*Marche ſur laquelle le Dauphin paroît. Les Gardes de l'Hôtel-de-Ville bordent les deux côtés de la Salle*).

LE DAUPHIN *ſur ſon Trône.*

CITOYENS & François, vous connoiſſez, comme moi, les maux de l'État ; c'eſt à votre prudence à en trouver les remèdes, & à votre zèle à les employer promptement. Mon père, fait priſonnier dans les champs de Poitiers, vous parle par la bouche de l'héritier de ſon Trône. Edouard,

Prince magnanime, fait les plus généreux efforts pour lui faire oublier les chaînes dont ses mains sont chargées ; c'est à vous seuls de les briser ; mais il n'y a pas un moment à perdre. Je ne rappellerai point les malheurs qu'a fait pleuvoir sur la France l'absence de son Roi. Nos calamités viennent des circonstances, & non du cœur des François. Mais puisque l'esprit de concorde & de soumission aux Loix est rentré & germe de jour en jour dans toutes les ames, la fertilité va renaître dans les Campagnes, la tranquilité dans les Villes, la sûreté dans le Royaume, la facilité dans le commerce, & l'abondance, fille de la paix, va répandre sur nous tous ses trésors. Tirons donc un rideau sur le passé ; je consens à oublier ces jours ténébreux, où séduits par un esprit de vertige, qui tient encore à de vieilles erreurs, des François ont pu oublier un moment la gloire de leur nom ; qu'ils restent ensevelis dans une ombre éternelle ! Amnistie générale ! Au nom de mon père je fais grâce, & ne crains pas que le Dauphin soit désapprouvé par le Roi.

MAILLARD.

C'est la clémence qui rend les Monarques l'image de la Divinité ; ô mon Prince, puisque c'en est aujourd'hui le jour, daignez permettre que je l'implore le premier pour le François qui en est le plus digne. Il s'égara sans-doute, mais il se repent. Ses lumières, la sagesse de son administration vous sont connues, son amour pour le bien public a paru dans les fortifications qu'il a fait construire pour la sûreté de Paris. Cet Hôtel de Ville même, où nous avons l'honneur de vous

recevoir, fut acquis & donné à la Ville par lui-même. Par les ſervices qu'il a rendus, mon Prince, on doit juger de ceux qu'il peut rendre encore. En un mot, je croirai n'avoir plus rien à craindre pour la France & pour votre auguſte perſonne, ſi je peux aujourd'hui vous rendre Marcel.

LE DAUPHIN.

Au portrait que vous en avez fait, Maillard, je l'ai ſoudain reconnu; je nai rien à vous refuſer. Venez, approchez, Marcel. Dans cet embraſſement, je vous rends mon eſtime & ma confiance, & quoique Maillard ſoit pour moi votre plus ſûr garant, j'aime mieux vous devoir à vous-même qu'à ſes prières.

MARCEL.

Je n'oublirai jamais ce diſcours de mon Prince, ni la reconnoiſſance que je dois à Maillard.

MAILLARD.

Eh bien, puiſque la grace eſt prononcée, ſouffrez, mon Prince, que je rende à mon ami ſa place & ſes honneurs.

LE DAUPHIN.

J'y conſens avec plaiſir.

MAILLARD.

Viens, Marcel! reprends ton rang! je ne m'y étais aſſis que pour te le conſerver pur & ſans tache. A la fin je jouis! j'ai reconquis un grand homme à la France & à mon Roi! Juſqu'à préſent j'ai cru pouvoir le diſputer à tout François en patriotiſme; mais je me conſolerai d'être vaincu, ſi je le ſuis par mon ami.

LE DAUPHIN.

Que ce moment eſt doux pour mon cœur!

ce moment où je vois deux François s'unir pour devenir les deux plus fermes colonnes du Trône de leur Souverain ! Si mon père en étoit témoin, il oublieroit ses fers & sa captivité. Et quel Roi ne chériroit pas un malheur qui lui fait trouver deux amis ! François ! je bénis ce jour ; mais écoutez : vainement les États-Généraux travailleront pour vous, si vous détruisez leur ouvrage. La Nation assemblée vous dicte ses oracles : je n'ai pu en la rassemblant faire évanouir cette distinction d'ordres & de rangs, qui occupant les individus de leurs prétentions respectives, leur fait oublier l'intérêt général ; mais le zèle du bien public domine dans l'Assemblée & cela me suffit. Un jour viendra, peut-être, où les François plus éclairés connoîtront les droits de l'homme & leurs limites, & jouiront d'une sage liberté qui ne dégénérera point en licence. Alors, sans-doute, on verra sur le Trône un Roi-Citoyen, plus jaloux du bonheur de ses peuples que d'une autorité despotique, ne rien épargner pour mériter le titre de *père des François*, & *Roi d'un peuple libre*. C'est alors que la Nation assemblée devroit renouveller la cérémonie auguste de l'inauguration de ses Rois. Cérémonie mille fois plus touchante encore ! Pharamond & ses successeurs n'ont été jusqu'à ce jour que des Rois de France ; mais ce Monarque heureux, élevé sur un parvis nouveau, serait inauguré premier Roi des François!

MAILLARD.

Cet augure flatteur, mon Prince, devroit vous mériter cette gloire immortelle.

LE DAUPHIN.

Je la vois dans l'avenir, & mon cœur vraiment François en jouit d'avance. Mais je ſuis attendu aux États. Citoyens, je ne vous quitte à l'Hôtel de Ville, que pour vous retrouver à l'Aſſemblée de vos Repréſentans. (*Il ſort dans le même ordre qu'il eſt venu.*)

SCENE X.

MARCEL, ROBERT, *reſtés ſeuls.*

ROBERT.

VOILA maintenant Marcel rentré en grâce ! Il doit ſon pardon à Maillard! nous n'avons plus déſormais qu'à tomber à ſes genoux & lui demander la vie.

MARCEL.

Que tu me connois mal, ſi tu crois que cette réconciliation ait changé mon cœur. Je hais Maillatd, je crains le Dauphin; & je ſuis tout entier au Roi de Navarre.

ROBERT.

Vous haïſſez Maillard, & ſon fils épouſe votre fille?

MARCEL.

J'ai dû tout promettre pour ne rien tenir. Maillard affecte de me nommer ſon ami pour m'enchaîner à ſon char; mais je ſaurai me choiſir moi-même les fers que je voudrai porter. Je n'eus beſoin de

perſonne pour venger les Seigneurs que le Roi fit égorger à Rouen au milieu d'un feſtin, par la mort des Maréchaux de Champagne & de Normandie ; je n'aurai beſoin de perſonne encore pour me ſouſtraire à tel joug que ce ſoit, quand je le trouverai trop peſant à porter.

ROBERT.

Ainſi Marcel eſt toujours notre chef!

MARCEL.

Un doute plus long ſeroit un outrage; mais le moment preſſe. Le Roi de Navarre m'attend; raſſemble nos amis & conduis-les chez moi, c'eſt là que nous prendrons nos dernières meſures pour aſſurer le ſuccès de nos projets & de notre vengeance.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le Théâtre repréſente un Appartement de l'Hôtel du Prévôt des Marchands. De chaque côté, eſt une porte qui conduit à deux Appartemens).

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIELLE, RICHARD.

RICHARD.

ENFIN nous touchons au moment du bonheur! Charmante Gabrielle, vous l'avez vu, vous venez de l'entendre. Nos pères ſont réunis; le vôtre eſt rentré en grace, & j'ai ſa parole pour demain; Demain ! combien cette journée va me paroître ennuyeuſe & longue! Mais quel ſombre nuage eſt répandu ſur-tous vos traits ; une inquiétude vive & ſecrète a chaſſé loin de vous cette joie pure & flateuſe que vous avait inſpirée la promeſſe de votre père & qui étoit pour moi l'aurore du bonheur!... Notre union ceſſeroit-elle d'en être un pour vous?.... Parlez, je ſerois malheureux ſi vous n'étiez pas heureuſe.

GABRIELLE.

Je vous aime, Richard ; cet aveu répond à toutes vos craintes, & mes allarmes même en

ſont la plus forte preuve ; mais tout-à-l'heure à l'Hôtel de Ville, quand Maillard parloit pour mon père, quand le Dauphin touché de ſa ſoumiſſion le ſerroit dans ſes bras, avez-vous remarqué ſon air contraint & embarraſſé ?

RICHARD.

Non, dans cet auguſte moment je n'ai vu que l'avant coureur de notre mariage, & l'amant radieux a fait diſparoître le prudent politique.

GABRIELLE.

Eh bien, ſi la crainte de ne pas obtenir ce que l'on aime eſt une preuve d'amour ; ſi cette crainte ne peut ceſſer qu'après que les ſermens ſacrés ont été prononcés, j'aime mieux que vous, Richard.

RICHARD.

Cela n'eſt pas poſſible.

GABRIELLE.

Tant mieux pour moi ! J'oſerai dire plus ; tant mieux pour vous ! Mais étonnée du prompt changement de mon père, je l'ai ſoigneuſement obſervé ! l'affectation complaiſantequ'il a miſe à me laiſſer près de vous pendant la ſéance du Dauphin, ne m'a paru qu'un prétexte d'être placé près de Robert. Ils ſe taiſoient tous deux, mais quels diſcours pouvoient valoir leurs regards ? Je les ai ſuivis, j'ai interprêté leur langage ; mon bonheur eſt de devenir la fille de Maillard, l'épouſe de Richard, & je tremble de voir avant peu s'écrouler tout l'édifice de ma félicité.

RICHARD.

Vous ſoupçonneriez votre père ?....

GABRIELLE.

Je ſuis née ſa fille & Françoiſe en même tems. Je le reſpecte, je le révère ; mais la France, mais mon pays a ſur mon cœur des droits pour le moins auſſi ſacrés que les ſiens ; & s'il étoit poſſible qu'il ne fût qu'un ennemi de la Patrie, je pleurerois mon père, & tous mes vœux ſeroient pour elle.

RICHARD.

Plus votre belle âme ſe déploye, plus mon amour s'augmente ! & je ne puis que bénir vos craintes puiſqu'elles me prouvent que dans une fidèle amante, une épouſe adorée, je poſſéderai encore le modèle des Françoiſes.

GABRIELLE.

Voici mon père !

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, MARCEL.

MARCEL.

DÉJA de retour, Richard?

RICHARD.

Oui, Marcel. J'ai cru que vous nous ſuiviez lorſque le Dauphin eſt ſorti ; & j'ai donné la main à Gabrielle, pour la remettre dans ſon appartement.

MARCEL.

Etes-vous arrivés depuis longtems ?

GABRIELLE.

Non mon père ; & vous êtes rentré presqu'en même tems que nous.

RICHARD.

Je n'avois eu que le tems de peindre à votre fille l'excès de mon amour, & du bonheur qui m'attend, quand vous avez paru.

MARCEL.

Et cette salle est la seule dans laquelle vous soyez entrés ?

GABRIELLE.

Oui, mon père ; mais pourquoi toutes ces questions ?

RICHARD.

Marcel, vous avez l'air inquiet, agité.

GABRIELLE.

Vous observez d'un sombre regard tout ce qui vous environne.

RICHARD.

Auriez-vous quelque nouveau sujet d'allarmes?

MARCEL.

Tu dois me connoître, Richard, je suis au-dessus de la crainte.

RICHARD.

En effet, quelle pourroit en être la cause ? rentré dans la faveur du Dauphin....

MARCEL.

Ce n'est pas sur elle que je compte : j'ai trop fait contre la Cour pour ne lui pas être suspect ; & je sais qu'il est de ces pardons politiques que l'on n'accorde qu'en attendant le moment d'une vengeance certaine.

GABRIELLE.

Ah ! mon père j'ai lu dans les yeux du Dauphin ; c'eſt le Prince généreux qui vous a embraſſé, & non le courtiſan.

MARCEL.

J'aime à le croire auſſi ma fille. Richard, où eſt ton père à preſent ?

RICHARD.

Il a dû accompagner le Prince aux États, & delà ſe rendre à ſon poſte de la porte Saint-Jacques. Et vous, Marcel, en rentrant dans votre place de Prévôt des Marchands, quel poſte choiſiſſez-vous.

MARCEL.

Ton père a reçu des avis qui font craindre pour la porte St-Antoine, c'eſt le plus important à garder, & je me le réſerve.

RICHARD.

Daignerez-vous m'accepter pour ſecond ? Je veillerai ſur les jours du père de Gabrielle.

MARCEL.

Non, va ſeconder ton père : plus âgé, plus foible que moi, il a plus beſoin de ton ſecours. Demain nous nous reverrons, Richard.

RICHARD.

Ici, ou chez mon père ?

MARCEL.

Je te le ferai ſçavoir. Allons, pars, ſans adieu.

RICHARD.

Au revoir, ma chère Gabrielle. Je vous quitte ; mais c'eſt pour veiller à la ſûreté du ſéjour qui renferme tout ce que j'adore.

GABRIELLE.

Je ne crois pas que nous ayons quelque danger à redouter, mais s'il en furvenoit quelqu'un, fongez que je ne m'intéreffe à l'amant, à l'époux, qu'autant qu'il montrera le courage & l'ame d'un brave homme & d'un bon François.

RICHARD.

Voilà mon oracle ! L'Amour & l'Honneur fauront l'accompagner. (*Marcel reconduit Richard*).

SCÈNE III.

GABRIELLE, *feule.*

Je ne fais quel preffentiment fatal m'affiège & m'épouvante ; mais, plus j'examine mon père, plus mes craintes & mes foupçons redoublent. Obfervons tout avec foin, & s'il médite encore de nouveaux attentats, ofons l'empêcher de réuffir; ce fera fervir à la fois la nature, l'honneur, l'amour & la Patrie.

SCENE IV.

GABRIELLE. MARCEL.

MARCEL *rentrant, à part.*

Je fuis fûr qu'il eft forti ; maintenant je fuis tranquille.

GABRIELLE.

Vous parlez ſeul, mon père.

MARCEL.

Mais toi-même, ma fille, tu me parois bien émue.

GABRIELLE.

C'eſt que votre air, vos regards, vos diſcours ne contribuent point à me raſſurer.

MARCEL.

Tu as tort, je ſuis ſans défiance & ſans crainte.

GABRIELLE.

Eh bien! mon père, voulez-vous que je ſois de même?

MARCEL.

Je fais tout pour cela, ma fille.

GABRIELLE.

Pardon, ſi j'oſe vous donner un conſeil; mais dans la bouche de votre fille, ce conſeil devient une prière.

MARCEL.

Parle?

GABRIELLE.

Je vous prie de ne plus voir Robert; c'eſt un homme dangereux; lui ſeul vous égara. Vos erreurs ſont de lui, vos vertus ſont de vous.

MARCEL.

Tu le hais donc bien?

GABRIELLE.

Et comment ne le haïrois-je pas? Il a preſque coûté l'honneur à mon père.

MARCEL.

Et Richard n'affoiblit pas cette haine?

GABRIELLE.

Ah! mon père, loin de nous deux cet odieux parallèle; le nom ſeul de Robert ſuffit pour ſouiller la bouche la plus pure.

MARCEL.

Il ſuffit: tu ſeras ſatisfaite, & demain tu n'auras plus de comparaiſon à faire entr'eux. Rentre: j'ai d'importantes affaires qui demandent la plus grande tranquillité; je ne tarderai pas à t'aller rejoindre. (*On frappe trois coups à la porte*).

GABRIELLE.

Qui peut frapper ainſi?

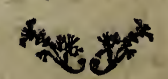
MARCEL, *à part.*

A ſon ſignal j'ai reconnu Robert. (*haut*) Voici déjà quelqu'un, au revoir, ma fille. (*Il la reconduit juſqu'à ſon appartement.*)

SCENE V.

MARCEL, *ſeul.*

ELLE eſt rentrée dans ſon appartement; courons, & ne nous fions qu'à nous ſeul du ſoin d'introduire ici Robert, & de rendre la liberté au Roi de Navarre qui doit m'attendre avec la plus vive impatience.



SCENE VI.

GABRIELLE *revient.*

L'INQUIÉTUDE me ramène; l'air mystérieux avec lequel on vient de frapper m'est suspect. Sachons qui ce peut être, & ce que l'on veut à mon père? Mais comment? Comment? Ce cabinet ne m'offre-t il point un asyle sûr & commode? Enfermons-nous-y! Puissé-je ne faire qu'une démarche inutile, & n'y rien entendre qui me force à rougir de mon père. (*Elle entre dans le Cabinet qui est à sa droite*).

SCÈNE VII.

MARCEL. ROBERT.

ROBERT.

Nous sommes seuls?

MARCEL.

Absolument!

ROBERT.

Et Richard?

MARCEL.

Est allé rejoindre son père à son poste.

ROBEBT.

Ta fille?..

MARCEL.

Eſt dans ſon appartement, dans l'endroit le plus reculé de cet Hôtel. Et nos amis, viennent-ils ?

ROBERT.

Je les ai fait reſter dans la Salle voiſine.

MARCEL.

Sont-ils en grand nombre ?

ROBERT.

Je ne t'amène que les Chefs, tous intrépides & déterminés. Leurs Soldats diſperſés dans les différens quartiers de Paris n'attendent que ton ordre & leur ſignal pour marcher.

MARCEL.

Fais-les entrer. Moi, je vais prévenir le Roi de Navarre. (*Il entre dans le Cabinet à gauche*).

SCENE VIII.

ROBERT. CONJURÉS.

ROBERT.

VENEZ, mes amis ; vous voilà dans l'Hôtel du Prévôt des Marchands ! Vous n'avez rien à craindre ; vous allez paroître devant le Roi de Navarre lui-même, apprendre de ſa bouche combien il vous eſtime ; & quelle récompenſe il réſerve à votre courage & à vos ſervices.



SCÈNE

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, MARCEL.

MARCEL.

COMPAGNONS! voici le jour de changer à votre gré le deſtin de la France. Aſſez longtems nous avons tremblé ſous un Roi trop foible pour reſiſter aux orages, & trop fougueux pour régner avec ſageſſe. Rappellez-vous toutes ſes fureurs. A peine il montoit ſur le Trône que le ſang du Connétable *d'Eu* en arroſa les dégrés. Son crime eſt encore un myſtère, mais ſa mort eſt une terrible vérité. Rappellez-vous ce jour déſaſtreux, ce jour épouvantable dont Rouen frémit encore, où, ſur un ſimple ſoupçon & au milieu d'un feſtin dont lui-même ordonna les apprêts, il fit arrêter les Seigneurs de *Graville*, *Maubuet*, *Doublet* & ce même *Comte de Harcourt*, que *Philippe de Valois* reconquit à la France après le ſiège de Calais. Il les fait charger de chaînes, conduire à la mort, & a la barbarie d'être préſent lui-même à cet horrible ſupplice. Qu'avons-nous à attendre d'un Roi ſi féroce? de nouvelles horreurs ſi ſa captivité pouvoit ceſſer. Du Dauphin? des trahiſons, des perfidies; car le foible eſt toujours trompeur: notre unique eſpoir eſt dans le Roi de Navarre. Que pourra vous refuſer un Roi qui vous devra ſa Couronne? Eſt-il un honneur, un

bienfait auxquels vous n'ayez droit de prétendre? Et si le Roi revient, si le Dauphin met une fois le pied sur les marches du Trône, malgré son apparente douceur & sa feinte clémence, le premier acte de sonpouvoir sera d'ordonner votre mort.

ROBERT.

Qu'il périsse plutôt mille fois lui-même!

MARCEL.

Nous ne saurions nous le dissimuler, nous en avons trop fait pour éspérer un pardon sincère, & il ne seroit pas prudent de s'y fier. Nous sommes engagés trop avant pour reculer avec honneur, je dis même sans danger. Ce n'est que dans le succès de notre entreprise que nous pouvons trouver l'impunité des attentats que chacun de nous s'est permis; & c'est par le plus hardi, le plus brillant qu'il faut les couronner tous. Jurez donc sur ce poignard que vous n'avez tous que la mêmê pensée & que vous formez tous les mêmes vœux que Marcel! jurez que vous combattrez jusqu'au dernier soupir pour le Roi de Navarre!

ROBERT, *étendant la main.*

Nous le jurons!

MARCEL.

Jurez enfin que s'il existoit parmi vous quelque traître, il sera sur le champ immolé par vos propres mains.

ROBERT.

Il périra de ce même poignard que je réserve à nos ennemis.

MARCEL.

Il suffit, je suis content! Amis, j'ai vos sermens & vous pouvez à votre tour compter sur Marcel.

ROBERT.

Nous vaincrons avec vous, ou nous mourrons à vos côtés.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI DE NAVARRE. (*Il ouvre la porte, & paroît au milieu des Conjurés*).

MARCEL.

VENEZ, Seigneur, venez jouir du ſpectacle le plus doux! voyez ces braves gens! ils viennent de s'engager pour eux & leurs amis, de verſer pour vous juſques à la dernière goutte de leur ſang; & vous, compagnons, jouiſſez en ce moment du bonheur d'embraſſer les premiers les genoux du Roi de Navarre, d'un Prince qui demain ſera votre maître.

ROBERT.

Que le ciel hâte l'inſtant où nous pourrons nous dire vos premiers ſujets. (*Il tombe aux genoux du Roi qui le relève.*)

LE ROI DE NAVARRE.

Je ne verrai jamais en vous que mes amis.

MARCEL.

Mais, Seigneur, pardonnez un moment de défiance. Après vous, tous ces courageux Soldats n'eſpèrent qu'en moi. Ils ont embraſſé votre parti parce que je l'ai embraſſé moi-même; ſi leur eſpérance étoit trahie, c'eſt à moi ſeul qu'ils auroient droit de s'en plaindre.

LE ROI DE NAVARRE.

Parlez, Marcel, expliquez-vous.

MARCEL.

Tiendrez-vous avec fidélité toutes les promesses que vous m'avez faites pour eux ?

LE ROI DE NAVARRE.

Je vous en donne ma parole de Roi.

MARCEL.

Et le Roi de France n'oubliera pas les sermens du Roi de Navarre ?

LE ROI DE NAVARRE.

Jamais : dès-à-present demandez, & tout vous sera accordé.

MARCEL.

Les honneurs, les dignités, les richesses ne me tentent point ; vous pouvez me les prodiguer ou en accabler un autre, je le verrai sans jalousie & sans murmure ; mais mon cœur est dévoré de tous les feux de la vengeance. Maillard, profitant de sa faveur, a eu l'insolence de s'asseoir à ma place ; par lui seul j'ai paru odieux & criminel ; lui seul m'a exposé au supplice d'entendre le mot de pardon frapper mon oreille. Pour prix de mes services, je vous demande sa tête, & je suis satisfait.

LE ROI DE NAVARRE.

Eh bien, je vous l'abandonne ; qu'il soit votre première victime.

ROBERT.

Je me fie aussi à la reconnoissance du Roi de Navarre ; mais Marcel sait que j'adore sa fille ; il me l'a promise. Cependant Richard, le fils de Maillard m'est préféré, & je ne puis être heureux que par sa mort. Je vous la demande pour

ma première, & si vous l'exigez pour mon unique récompense.

LE ROI DE NAVARRE.

Robert est-il le gendre que vous avez choisi?

MARCEL.

Oui, Seigneur.

LE ROI DE NAVARRE.

Eh bien, votre fille passera dans ses bras, sur la cendre du père & du fils qui vous seront immolés. Quant à vous mes amis, braves compagnons de ma fortune, servez-moi bien; je ne respire qu'après le moment de récompenser dignement votre courage.

MARCEL.

Je vous réponds d'eux comme de moi-même, Seigneur! Mais il est tems de vous retirer; vous savez en quels lieux vous avez laissé votre armée, allez-vous mettre à sa tête, & soyez prêt à minuit sonnant.

LE ROI DE NAVARRE.

A minuit! je compte sur votre parole! Mes amis, je vous attends; à minuit à la porte Saint-Antoine. J'amène & je fais avancer un train formidable d'Artillerie; des chefs, dont je suis sûr, s'empareront des hauteurs & foudroieront la Ville.

MARCEL.

Et pour les éloigner du lieu principal de l'attaque, je ferai, par quelques amis, mettre le feu à différens édifices publics; & pendant que le peuple s'y portera en foule pour l'éteindre, je vous livrerai mon poste, & Paris sera au Roi de Navarre.

LE ROI DE NAVARRE.

Le plan eſt on ne peut mieux concerté, & je vous quitte certain du ſuccès.

MARCEL.

Le Flamand, conduis le Prince, & ne le quitte que quand il ſera en lieu de ſûreté.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS.

MARCEL.

MAINTENANT diſtribuons-nous nos poſtes. Toi Gors, tu te placeras derrière les murs du Bourg-l'Abbé, je ferai diſtribuer des armes à ceux qui en manquent. Toi Robert, tu demeures près du Châtelet, à onze heures briſes-en les portes, arme tous les brigands qu'il renferme, & donne avec eux le ſignal du carnage. Anderſon, tu feras mettre le feu aux Halles; l'Allier, aux Bibliothèques; Artaud & Félix, au Palais des Tournelles; & que ce ſoit à la lueur des flames, que le Roi de Navarre faſſe ſon entrée triomphante dans Paris.

ROBERT.

Vive Marcel, vive le Prévôt des Marchands!

MARCEL.

Mais avant tout j'aurai fait tomber la tête de Maillard.

ROBERT.

Et moi celle de Richard.

MARCEL, *voyant entrer Richard.*
Richard ! Robert, le voilà !

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, RICHARD.

RICHARD.

MARCEL ! je vous annonce le Dauphin.

MARCEL.

Le Dauphin !

RICHARD.

Lui-même ; au ſortir des États, & avant de rentrer au Palais des Tournelles, il a voulu s'arrêter chez vous. Ravi, enchanté de l'honneur qu'il vouloit vous faire, j'ai accouru vous en inſtruire, & je ne le devance que de quelques pas. Je l'entends, le voilà !

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE DAUPHIN.

MARCEL.

QUOI, mon Prince, vous daignez. . . .

LE DAUPHIN.

Ce n'eſt pas le Dauphin, c'eſt l'ami qui vient vous voir. Tout-à-l'heure, à l'Hôtel de Ville, en-

vironné de trop de monde, je n'ai pu faire parler que le Prince ; mais, en ce moment, débarrassé du faste de la Cour, je viens avec vous me féliciter d'avoir pu regagner un homme tel que vous. Je me suis dérobé à ma Suite, & vous confirme à présent, dans l'intimité de la confiance, ce que vous auriez cru peut-être ne devoir qu'à la politique.

MARCEL.

Ah ! mon Prince ! je ne doutai jamais....

LE DAUPHIN.

Cependant Marcel, que veut dire cette assemblée ? Ces gens inconnus ! ce sont des Navarrois ?...

MARCEL.

Le Dauphin pourroit-il craindre ?

LE DAUPHIN.

Non, je vois avec eux le fils de Maillard, je ne crains plus rien.

RICHARD.

Cet éloge de mon Prince m'est bien glorieux & bien doux ; j'oserai cependant lui dire que je ne faisois qu'entrer quand il a paru.

LE DAUPHIN.

Que faisoient ici ces Étrangers ?

MARCEL.

Informés du pardon généreux que vous avez daigné m'accorder, & trop persuadés que je pourrois près de mon Prince leur en obtenir un pareil, ils venoient me conjurer d'implorer votre clémence pour des erreurs qu'ils ont partagées avec moi.

LE DAUPHIN.

Eh bien, qu'ils fe repentent, & je leur fais grace!

RICHARD.

Que ce premier mouvement fait honneur au cœur de mon Prince! Mais daignera-t-il m'excufer, fi j'ofe lui dire qu'un tel pardon me paroît dangereux.

LE DAUPHIN.

Dangereux! & comment?

RICHARD.

Ce font des fujets du Roi de Navarre, de l'implacable ennemi de la France; & tant qu'il lui reftera dans Paris quelques intelligences, jamais le Trône ne fera à l'abri de fes attentats.

MARCEL, *fe contraignant.*

Richard a raifon: dans la fleur de l'âge il a toute la fageffe de fon père.

LE DAUPHIN.

Je me rends à vos confeils réunis. Partez, malheureux, qui fites trop longtems de la France le théâtre de la révolte & de la fédition, retournez à votre Roi, dites-lui que déformais nous ne le craignons plus, Marcel & Maillard font les amis de la Patrie. Portez loin de nos murs la honte & la confufion qui doivent être gravées fur le front des traîtres; qu'à votre afpect impur, tout Citoyen ami de fon pays éprouve un fentiment de défiance & de mépris. Errez de Villes en Villes, de Provinces en Provinces, & devenez la fable & la rifée des Peuples même chez qui vous irez mendier un déshonorant afile.

MARCEL.

J'avois prévu votre réponfe & leur arrêt, mon

Prince, & d'avance je les avois envoyés dans les lieux qui feuls peuvent endurer leur préfence. Vous avez entendu !... Sortez.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS.

LE DAUPHIN.

MAINTENANT je fuis tranquille ; Marcel, preffez leur départ, c'eft un foin dont je vous charge.

MARCEL.

Avant le point du jour ils auront rejoint le Roi de Navarre.

LE DAUPHIN.

Je me repofe fur vous. On m'attend. Marcel, fuivez mes pas, j'ai à vous confulter fur un plan d'importance où vos fages confeils me font indifpenfables. Vous, Richard, allez annoncer à votre père que nos ennemis vont purger ces lieux de leur odieufe préfence.

RICHARD.

Je cours à l'inftant accomplir les ordres de mon maître. (*Il fort.*)

LE DAUPHIN.

Venez, Marcel ! Qu'en me voyant feul avec vous, tous les François croient notre réconciliation auffi vraie que durable, & que nos Ennemis tremblent & rentrent dans le devoir.

SCENE XV.

GABRIELLE, *ſortant du Cabinet.*

ILS ſont partis!... Juſtes dieux!.. Dois-je croire ce que je viens d'entendre! J'en frémis encore d'horreur & d'épouvante! Quel abominable complot! quelle conjuration exécrable! & mon père! mon père lui-même, trompant la confiance du Prince le plus généreux, l'ami le plus magnanime, l'attente d'un peuple entier; mon père, parjure à tous les ſermens de l'honneur & de la probité, eſt l'âme & le chef d'un parti de ſcélérats! & je n'en puis douter! O fille infortunée!.. Mais dans ce moment peut-être ils répandent le ſang de Maillard! ils promènent en triomphe la tête ſanglante de mon amant! courons, volons! révèlons à Maillard ce projet homicide; le Ciel permettra qu'il en ſoit tems encore. Le Prince dans ſon juſte courroux, peut-être eût fait conduire les traîtres au ſupplice; mais Maillard parlera encore pour ſon ami, il lui ſauvera la vie, & pour première condition du ſervice que je vais rendre à mon pays, je demanderai, j'obtiendrai la grace de mon père.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(*Le Théâtre représente la Porte St-Antoine*).

SCENE PREMIERE.

MARCEL, *seul.*

ONZE heures viennent de sonner ! amis, gardez bien vos postes, & observez le plus profond silence. Encore une heure & Paris est à nous ! Plongés dans le sommeil, & livrés à une sécurité trompeuse, les Parisiens ne pensent pas que cette nuit sera pour eux une nuit éternelle ! combien cette idée ajoute à mon impatience !.. Maillard ! insolent, orgueilleux Maillard, je vais donc être vengé de toi !... Vante-nous maintenant ta prudente vigilance, ta défiance active, ta pénétration que rien ne peut tromper ; tu dors peut-être à ton poste, & de celui-ci, dont ta crédule imprudence m'a laissé le maître, la mort s'avance à grands pas vers toi. Voilà comme tu défends, comme tu protéges Paris & ses Citoyens ! Ouvrons toujours les portes, & que le Roi de Navarre entre sans obstacle, quand l'heure marquée sonnera ! ... Maintenant Maillard lui-même sauroit notre complot qu'il ne pourroit en empêcher le succès ; avant qu'il put arriver, le Roi de Navarre seroit dans le centre de Paris !.... On approche.

SCENE II.

MARCEL, MAILLARD.

MARCEL.

QUI vive?

MAILLARD.

Maillard!

MARCEL.

Maillard?

MAILLARD.

Moi-même!

MARCEL.

Eh pourquoi quittes-tu ton poſte?

MAILLARD.

Parce qu'un traître occupe le tien!

MARCEL.

Quel eſt ce traître?

MAILLARD.

Toi.

MARCEL.

Moi!

MAILLARD.

Toi-même!

MARCEL.

On t'a trompé.

MAILLARD.

Non, je ſais tout. J'ai cru ce matin embraſſer un ami! en me preſſant dans tes bras, en me ſerrant la main, en me donnant ta parole d'hon-

neur, tu me trompois! J'ai cru demander & obtenir grace pour un ſujet repentant & devenu fidèle, aux genoux du Dauphin tu tramois ſa ruine & celle de ton pays.

MARCEL.

Tu peux croire....

MAILLARD.

Ne t'abaiſſe plus à feindre, c'eſt une lâcheté de plus! Je connois ton complot, & tes chefs ſubalternes ſont déjà dans les chaînes en attendant le ſupplice des traîtres. A minuit tu dois livrer cette porte au Roi de Navarre. Ton digne compagnon c'eſt Robert, à qui tu as promis la main de ta fille, & la tête de mon fils; ce même Robert devoit forcer les portes du Châtelet, & armer les brigands qu'il contient; Gors devoit s'emparer du Bourg-l'Abbé; Anderſon mettre le feu aux Halles; l'Allier aux Bibliothèques; Artauld & Félix au Palais des Tournelles. Par ces détails principaux tu dois croire que le reſte ne m'eſt point caché! Mais le Génie tutélaire, le Génie protecteur de la France n'a point permis que le crime fût conſommé; & je rends grace au ciel de ce qu'il m'a choiſi pour être le ſauveur de mon pays.

MARCEL.

Quoi, ſur des rapports peut-être infidèles!...

MAILLARD.

N'eſpère plus me tromper, on a tout entendu.

MARCEL.

Cela eſt faux.

MAILLARD.

Cette hache devroit punir ton menſonge. Dé-

ments donc, dements... Ta propre fille, ce vertueux enfant du plus perfide & du plus criminel de tous les pères ; paroiſſez Gabrielle ! & ne craignez rien.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, GABRIELLE.

MARCEL.

MA fille !

GABRIELLE.

Mon père !

MAILLARD.

N'approchez pas de lui ! Un traître à ſa Patrie pourroit bien être un père dénaturé ; & après avoir voulu ſe baigner dans le ſang de ſes concitoyens, il pourroit bien verſer ſans remords celui de ſa fille.

GABRIELLE.

Mon père ! vous détournez votre vue de moi. Ah ! de grace pardonnez-moi de vous avoir épargné le plus horrible des forfaits. En trahiſſant votre épouvantable ſecret, Maillard le ſait bien, pour première condition j'avois obtenu la vie de mon père.

MAILLARD.

Oui, c'eſt à ſes larmes ſeules, à ſa vertu que tu dois le jour. J'ai inſtruit le Dauphin du complot ; je lui en ai nommé les chefs, mais je lui ai caché ton nom : c'eſt la ſeule grace que tu puiſſes

attendre. Ce Prince va venir, évite sa présence : c'est le dernier conseil que ma pitié pour un perfide puisse lui donner.

MARCEL.

Ta pitié!... Je la méprise autant que ta haine ou ton amitié.

MAILLARD.

Ne replique plus ! un moment de plus va rendre ta fille témoin de ton supplice. Parts : je peux, je consens à t'ouvrir les portes !... Mais elles le sont déjà !... Et tu n'attendois pas le Roi de Navarre !.. Et tu ne trahissois pas le sang de tes Rois & la Capitale de la France!.. N'en aurois-je que cette dernière preuve, elle suffiroit pour t'envoyer à l'échafaud.

MARCEL.

Eh bien oui, je pars ; mais crains mon retour !

MAILLARD.

Reviens honnête homme, c'est le seul moyen de me surprendre !

MARCEL.

Et vous, fille ingrate & parricide suivez mes pas ou craignez ma colère & ma vengeance.

MAILLARD.

Non, je lui défends de t'obéir ! Elle n'est plus à toi, elle est à la France qu'elle vient de sauver. C'est elle désormais qui doit lui tenir lieu d'un père qui ne mérite plus d'en porter le nom.

MARCEL.

Tant d'outrages ne resteront pas impunis ; & puisque ma fille même se range du côté de mes ennemis, des meurtriers qui m'attendent, je cours à la vengeance, & si je trouve la mort, c'est

c'eſt ſur elle que retombera tout le ſang de ſon père. (*Il ſort par les portes de la Ville.*)

SCENE IV.

MAILLARD, GABRIELLE

GABRIELLE.

AH! Maillard! vous l'avez entendu! il a maudit ſa fille!

MAILLARD.

Calmez-vous: le ciel repouſſe la malédiction d'un père qui trahit ſon pays, & la voix de votre innocence y parviendra avant ſes injuſtes imprécations. Mais entendez-vous? A la lueur des clartés dont les rues ſont remplies, je vois arriver mon fils à la tête de fidèles Soldats.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, RICHARD.

MAILLARD.

VIENS, mon fils, viens! nous n'avons plus à craindre au-dedans des murs; c'eſt des attaques du dehors qu'il faut maintenant nous défendre avec vigueur.

GABRIELLE.

Quoi, Maillard, vous croyez que mon père va revenir....

MAILLARD.

Il ôsera tout! Furieux de se voir démasqué, il va joindre le Roi de Navarre, & croyant que nous n'aurons pas eu le tems de nous préparer à la défense, il reviendra avant l'heure qui dut lui servir de signal.

GABRIELLE.

Que mon père me rend malheureuse!

RICHARD.

Consolez-vous, ma chère Gabrielle, le mien vous reste, il nous en servira à tous deux.

MAILLARD.

Je vous le promets: mais nous sommes encore en danger... Richard, ferme les portes.

RICHARD.

J'obéis.

MAILLARD, *aux Soldats.*

Vous, mes amis, suivez-moi! Visitons & relevons tous les postes qui nous sont suspects. Toi, Richard, attends-moi ici: je vole & je reviens.

SCENE VI.

RICHARD. GABRIELLE.

GABRIELLE.

Quel affreux moment se prépare! L'Ennemi s'avance, & mon père le conduit! Et je ne serai

pas à ses côtés pour le défendre!.. J'aurois dû suivre ses pas, partager sa bonne ou sa mauvaise fortune, vivre ou mourir avec lui, votre père m'a retenue.

RICHARD.

Il a bien fait. Quoi, ma vertueuse amie ! Vous auriez pu vous résoudre à vous mêler parmi des traîtres; vous auriez pu former des vœux pour ceux à qui on avoit promis la ruine de Paris, la tête de mon père & la mienne!

GABRIELLE.

Quelle épouvantable image ! Non ! A côté de mon père, tous mes vœux auroient été pour le salut de la France ! Mais peut-être mes prières & mes larmes auroient fléchi son cœur, je vous l'aurois ramené vertueux comme votre père, & vous; alors, libre de toutes craintes, on m'auroit vue partager vos dangers; & enflammée par votre courage, vous aider à sauver Paris, ou mourir avec vous sur ses débris.

RICHARD.

Vous avez fait votre devoir, ne vous reprochez rien. La nature en vous a cédé à l'amour sacré de la Patrie, c'est l'héroïsme d'une Françoise, & vous êtes célèbre à jamais. A côté du nom d'un Prévôt-des-Marchands traître à son Pays, on verra celui de sa fille qui l'aura sauvé; & votre gloire, par son éclat, effacera le crime de votre père. On lui pardonnera une faute qui aura donné à la France une Héroïne de plus, & un grand modèle a imiter, même aux plus vertueux patriotes.

GABRIELLE.

Vous me consolez, Richard, mais vous ne me persuadez point.

RICHARD.

Et comptez vous pour rien de m'avoir conſervé le plus tendre & le plus révéré des pères ?

GABRIELLE.

J'ai vu d'abord le danger de la France, ce n'eſt qu'après que j'ai penſé au père de Richard.

RICHARD.

Et moi-même, ſi je reſpire encore pour vous adorer, c'eſt à vous que je le dois.

GABRIELLE.

Si je n'avois eu à craindre que pour monpère ou mon amant, ſans doute je ſerois morte de douleur après vous; mais je n'aurois point balancé à ſauver mon pére.

RICHARD.

Quoi, ni la gloire, ni l'amour, ni la certitude d'avoir fait votre devoir ne peut vous raſſurer.

GABRIELLE.

Marcel eſt avec le Roi de Navarre, ſa fille eſt dans Paris, & je ſens que ma place étoit marquée à ſes côtés.

RICHARD.

C'eſt pouſſer trop loin le ſcrupule de la vertu... Mais on s'approche.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, MAILLARD.

MAILLARD.

AMIS, voilà encore une Troupe vendue au Roi de Navarre ! Ce ſont des traîtres, je les ai fait charger de chaînes ; qu'ils ſoient plongés dans un cachot, & revenez promptement partager nos dangers & notre gloire. (*On les emmène*).

RICHARD.

Mon père, voici le Dauphin.

MAILLARD.

J'étois bien ſûr qu'il ne tarderoit pas à venir nous guider au combat. Allons, compagnons, c'eſt pour ſauver Paris que vous allez marcher à l'Ennemi ! Qui de vous ne feroit pas vaillant, quand l'héritier du Trône ſe montre comme le premier Citoyen! le voilà !

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE DAUPHIN. *Troupe de Soldats.*

LE DAUPHIN.

EH BIEN ! Maillard, qu'avez-vous à m'apprendre ? Je vous amène tous les Seigneurs de la Cour que le bruit de notre danger a fait ſoudain ſe raſ-

ſembler autour de moi. Vous voyez auſſi cette Troupe de bons Citoyens, de braves Soldats. Ils ſont tous prêts à bien faire, & je vais leur ſervir de modèle.

MAILLARD.

De ce moment, la victoire eſt à nous. Sous les yeux de ſon maître, chaque ſoldat François eſt un héros, & devient invincible.

LE DAUPHIN.

Je ne demande point à Maillard ſi tout eſt prêt pour la défenſe.

MAILLARD.

Je viens de viſiter tous les poſtes qui ſont menacés ; ils ſont gardés par de braves gens dont je réponds. Un ſeul étoit occupé par des Navarrois, je les ai fait mettre dans les fers, & remplacer par mes amis.

LE DAUPHIN.

Ah ! Maillard ! Que ne vous dois-je pas ?

MAILLARD.

Mon Prince, c'eſt après la victoire que vous pourrez m'honorer de vos éloges, ſi vous croyez en devoir à un Citoyen qui n'aura fait que ce qu'il devoit faire.

LE DAUPHIN.

Mais pourquoi, parmi nos chefs, ne vois-je pas Marcel ?.. Vous ne répondez rien !.. Maillard détourne la vue !.. Son fils tient les yeux baiſſés !.. La fille de Marcel à mes genoux !.. Que veut dire un ſi morne ſpectacle ?

GABRIELLE.

Ah ! mon Prince, à mes larmes vous devez deviner l'affreuſe vérité.

LE DAUPHIN.

Marcel eſt perfide une dernière fois !

MAILLARD.

Mais, mon Prince, daignez vous ſouvenir que c'eſt à ſa fille que vous devez le ſalut de l'État, le vôtre & celui de tous les François ! Quel crime ne doit point effacer une action ſi généreuſe !

LE DAUPHIN.

Relevez-vous, Citoyenne magnanime ! Quelque ſoit dans peu mon deſtin, je vous accorde pour jamais ma protection & mon eſtime... En quels lieux Marcel a-t-il porté ſes pas ?

MAILLARD.

Hors des murs, où je ne doute pas qu'il n'ait été ſe ranger ſous les Drapeaux du Roi de Navarre.

LE DAUPHIN.

C'eſt donc un Ennemi de plus.

MAILLARD.

Et qui ne ſera pas difficile à ſoumettre. Tout homme qui combat contre ſon Pays, ſent l'aiguillon du remords, & déjà ſon bras eſt à demi vaincu.

LE DAUPHIN.

Je le crois comme vous, Maillard.... Mais.... Ecoutons.... N'entends-je pas un bruit ſourd d'hommes armés qui s'avancent ?

MAILLARD.

Oui, mon Prince ; c'eſt ſûrement le Roi de Navarre !

LE DAUPHIN.

Aux armes, François ; c'eſt pour vos foyers que vous allez combatre : ſuivez mon exemple & la victoire eſt à vous. Garniſſez les remparts, obſervez

le plus profond ſilence, & que perſonne n'abandonne ſon poſte qu'avec la vie ! Marchons !

GABRIELLE.

Ah ! Maillard ! Et vous, Richard ! Si vous m'aimez, tâchez de découvrir l'endroit où combattra mon père ; veillez, s'il ſe peut, ſur ſes jours, & du moins gardez-vous bien de tremper vos mains dans ſon ſang.

RICHARD.

Vous pouvez compter ſur moi.

(*Le Dauphin, en ſilence, fait mettre chacun à ſon poſte. La muſique exécute avec des ſourdines l'air ſur lequel les Soldats ſe rangent en bataille. Pendant ce tems, Gabrielle reſtée ſur le devant, ſe livre à tous les mouvemens de crainte, de douleur, qui ſe ſuccèdent rapidement dans ſon ame*).

SCENE IX.

GABRIELLE, *ſeule.*

LE ſort en eſt jetté ! Le ſang va couler, & c'eſt par les crimes de mon père ! — Le bruit augmente ! Il s'approche ! — J'entends déjà le cliquetis affreux der armes ! — Le ſon des inſtrumens guerriers a porté dans mon cœur l'épouvante & la mort ! — A peine je reſpire ! — Les forces m'abandonnent !

LE DAUPHIN *ſur les remparts.*

Amis ! Vous êtes François ! Je ſuis le fils de votre Roi, voilà l'Ennemi ! Donnons.

GABRIELLE.

Ciel! Sauve les jours de mon père, jusqu'à ce qu'il ait réparé les crimes de sa vie.

(*Le Roi de Navarre arrive sous les murs, y fait planter les échelles & donner l'assaut. L'attaque est terrible, la defense vigoureuse; les Navarrois parviennent au sommet des Remparts, & sur la Plateforme se livrent différens Combats singuliers où les Navarrois sont vaincus & précipités du haut des murs. Enfin leur déroute est générale*).

LE DAUPHIN *sur les Remparts.*

François! La victoire est à vous, les Navarrois cèdent à votre courage. Poursuivons les fuyards; & qu'il n'en reste, s'il se peut, pas un seul pour porter dans leur patrie la nouvelle de leur défaite.

GABRIELLE.

Grace au Ciel, je respire! La France est sauvée! Pourquoi faut-il que, dans l'allégresse publique, j'aie moi seule à pleurer l'honneur & la gloire de mon père!

LE DAUPHIN *descendu des Remparts.*

Ouvrez les portes, & suivez-moi!

MAILLARD.

Ah! mon Prince! Vous avez assez exposé votre vie: le Héros a paru dans le poste d'honneur. Poursuivre les vaincus, c'est notre emploi. Dans l'épaisseur des ténèbres, un coup malheureux peut vous frapper au hasard, & votre mort resteroit sans vengeance! Vivez pour les François dont vous êtes l'espérance & l'honneur. Ils vont achever de vaincre pour vous, qui êtes déjà leur père & leur

amour. Toi, Richard, reste auprès du Prince, crainte de surprise ; & nous, amis, volons sur les traces des Navarrois.

GABRIELLE.

Maillard ! Maillard ! Epargnez mon père !

MAILLARD.

J'y consens, par respect pour sa fille.

SCENE X.

LE DAUPHIN. GABRIELLE. RICHARD. SUITE.

LE DAUPHIN.

RICHARD, vous venez de combattre à mes côtés ; j'ai été témoin de votre courage, croyez qu'il ne sera pas sans récompense.

RICHARD *montrant Gabrielle.*

Ah ! mon Prince ! Puisque vous daignez m'en promettre une, voilà la plus douce que je puisse obtenir !

LE DAUPHIN.

De ce moment je vous la donne ; & je veux que toute la pompe de la Couronne embellisse l'hyménée de la généreuse Citoyenne qui l'a conservée à son Roi.

GABRIELLE.

Tant d'honneur est bien flatteur, sans doute ; mais oserois-je vous demander une grace encore plus intéressante.

LE DAUPHIN.

Je n'ai rien à vous refuser, expliquez-vous.

GABRIELLE.

Marcel va peut-être, comme prisonnier, être ramené à vos genoux : sujet infidèle, il mérite la mort; mais si vous l'ordonnez, c'est moi qui l'assassine ! J'ai livré son secret, & c'est la main de la fille, qui, par votre arrêt, va verser le sang du père.

LE DAUPHIN.

Plus de crainte ! Vous me l'avez rendu respectable & sacré. Votre père vivra, & vos vertus le rendront à sa Patrie & à son devoir.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, MAILLARD.

MAILLARD.

PARIS est sauvé ! Voilà son unique ennemi ! C'est mon Prisonnier ! Qu'il devienne celui de l'État, & que le bonheur & la tranquillité publique soient sa rançon !

LE DAUPHIN.

Le Roi de Navarre !

MAILLARD.

Lui-même ! Et je m'applaudis doublement de ma victoire ! Je l'ai saisi le poignard levé sur le sein de votre père.

GABRIELLE.

Oh ciel ! Vous, Seigneur ! Quoi, ſans Maillard, vous alliez l'égorger.

LE ROI DE NAVARRE.

La mort & la honte ſont la récompenſe que l'on doit aux traitres ; & mon unique regret eſt de n'avoir pu l'immoler ! Marcel m'eut couronné, ſon corps eut été le premier dégré de mon Trône ; il n'a pu me ſervir, je devois venger la cauſe des Rois.

LE DAUPHIN.

Prince ingrat & perfide, il vous ſied bien de parler d'un titre que vous deshonorez. L'Univers entier retentit du bruit de vos trahiſons ; & ſi la perſonne des Rois n'étoit pas inviolable & ſacrée, comme vous avez ſéduit Marcel, vous ſubiriez le ſupplice qui devroit être le ſien ; mais n'eſperez pas jouir toujours d'une injuſte & fatale impunité. Il eſt une juſtice éternelle, aux yeux de qui les Rois ne ſont que des hommes, & qui les pèſe dans la même balance. C'eſt à cette juſtice que j'abandonne votre châtiment. Un jour viendra, n'en doutez point, où, pour venger le monde entier, dont vous vous faites pendant votre vie un jouet indécent & continuel, ſon bras s'armera d'une manière épouvantable & terrible. Tous vos parjures, tous vos complots, indignes de la majeſté du Trône, crieront au Ciel contre vous ; & la mort la plus horrible emploiera, pour vous frapper, la main même des objets que vous choiſirez pour renouveller la coupe impure des voluptés que vous aurez épuiſées dans leurs bras. Cependant le Roi, mon père, revient bientôt. Vous ſerez reſpecté, par rapport à votre rang, juſqu'à ſon retour ; mais vous l'attendrez

dans les fers, & lui ſeul ſera l'arbître de votre deſtinée. Gardes; conduiſez le Roi de Navarre au Palais des Tournelles; ſur votre tête vous me répondrez de ſa perſonne.

SCENE XII, & dernière.

LES PRÉCÉDENTS.

LE DAUPHIN.

VENEZ, Maillard! Des Citoyens comme vous ne peuvent jamais être trop près de leurs Princes!

MAILLARD.

Ah! mon Prince! A vos genoux....

LE DAUPHIN.

Dans mes bras, ſur mon cœur! Voilà votre place pour la vie! Richard, & vous Gabrielle, je me ſouviens de ma parole.

GABRIELLE.

Maillard! Je ne vois point mon père!

LE DAUPHIN.

Donnez-lui le tems de me connoître & de m'apprécier; & de lui-même il reviendra dans vos bras! En attendant, que votre mariage avec le fils de Maillard ſoit pour lui le ſignal d'une entière amniſtie, &, pour la France, le gage de la paix & du bonheur.

FIN.